DIALOGUE
ENTRE
LA VILLE D'AIX
ET
CELLE DE MARSEILLE.

LA VILLE D'AIX.

VOus avez beau vous en défendre, vous n'échapperez jamais à l'influence que j'ai toujours exercée ſur vous ; je vous entraînerai dans mon tourbillon & vous ne ſerez jamais qu'un de mes ſatellites.

LA VILLE DE MARSEILLE.

Vous ne pouvez changer de ton, vous parlez toujours comme ſi vous rendiez des Arrêts. Vous décidez ſouverainement ce qui eſt en queſtion. Quittez un moment le mortier & la ſimarre, ſi vous voulez que la converſation s'établiſſe entre nous.

LA VILLE D'AIX.

Le ton que je prends eſt celui qui me convient,

c'eſt celui que prendra toujours une Ville Parlementaire avec une Ville Commerçante, une dame de qualité avec de petites bourgeoiſes ; on doit toujours conſerver la dignité de ſon état.

LA VILLE DE MARSEILLE.

La dignité de votre état exige t-elle que vous raiſonniez de travers. Cela pouvoit être bon autrefois où l'on n'oſoit examiner ni vos actions, ni vos diſcours : mais à préſent de quelle qualité & condition que l'on ſoit, il faut raiſonner juſte & parler poliment, ſans quoi gare les ſifflets & les huées. Les titres & les emplois n'en garantiſſent pas aujourd'hui Ah ! le bon tems.

LA VILLE D'AIX.

Mais qui ne durera pas toujours. On traite aujourd'hui le Tiers-Etat comme des Ecoliers, à qui l'on a accordé quelques jours de congé, pendant leſquels ils prennent beaucoup de licences, & ſe livrent à l'inſubordination ; mais les férules & le fouet font bientôt tout rentrer dans l'ordre, ils ſe mordent bientôt les doigts de s'être trop aventurés & pleurent d'avoir trop ri.

LA VILLE DE MARSEILLE.

Mais ſi les Ecoliers profitoient de ce congé pour lier leurs maîtres & leur faire rendre compte de leur inſtitution ; s'ils les contraignoient d'abjurer leur morgue & leur deſpotiſme, de ſoumettre leur enſeignement & leur diſcipline aux loix de la juſtice & de la raiſon, & ſur-tout s'ils mettoient une barriere inſurmontable à leur rapacité & à leur avarice, dites-moi, de bonnefoi, pour qui dans cette occaſion ſeroient le fouet & les férules, & qui des écoliers ou des maîtres auroit le meilleur droit de rire ?

La Ville d'Aix.

Je crois fort que ce ne seroit pas moi, si tout s'arrangeoit d'après vos vues & vos prétentions; vous prenez ces tems de désordres & d'anarchie pour les beaux jours de la Nation; vous voyez cependant les horreurs qui en résultent, & combien les émeutes & les insurrections populaires, auxquelles elles donnent lieu, font de malheureuses victimes, qu'on est obligé de sacrifier, pour contenir, par ce terrible exemple, ceux qui seroient tentés de les imiter.

La Ville de Marseille.

Hélas! ceux qu'on sacrifie ne sont pas les plus coupables: le peuple a été depuis si long-tems tellement froissé, foulé, torturé, opprimé de toutes les manieres, qu'il en est hors de sens. Ses mouvemens sont des syncopes & des convulsions. Il se jette, dans sa frénésie, sur tout ce qu'il croit en être cause. Ce sont ceux qui l'ont reduit en cet état, qui sont les vrais criminels. Ce sont eux qui devroient être attachés à la potence & enchaînés dans les galeres, comme causes primitives de cette effervescence qui se fait sentir par-tout. C'est l'ignorance, l'improbité, le despotisme des Ministres; c'est l'insatiable avidité des suppots du fisc; ce sont les exactions & les rapines des Intendans & de leurs Subdélégués; c'est l'insouciance & la partialité des Parlemens dans la dispensation de la justice; c'est leur connivence secrette avec leurs subalternes, pour éterniser les procès & succer le sang des plaideurs; c'est l'infidele abandon des droits des peuples dont ils osoient se dire les protecteurs, tandis qu'ils ne s'occupoient que des intérêts de leurs corps, dans lequel ils vouloient concentrer tout le pouvoir & toute l'autorité; c'est le féroce orgueil des grands

qui croient pouvoir écraser le peuple comme des insectes, & dont toutes les manieres à son égard ne sont que des injustices, des violences ou des mépris. Si les maux physiques obligent souvent les hommes à méconnoître la Providence, & à blasphémer la Divinité, on ne doit pas être surpris que le peuple se déchaîne contre un Gouvernement qui l'abandonne en proie à tant de fléaux politiques.

LA VILLE D'AIX.

Diable ! vous êtes éloquente, vous venez de débiter une superbe tirade. De sorte, si je vous ai bien compris, que vous approuvez ces petites gaîtés du peuple, qui, pour s'amuser, égorge les citoyens & brûle leurs maisons.

LA VILLE DE MARSEILLE.

Je les approuve si peu, que j'en livre au bourreau les véritables auteurs, & que je gémis de ne les pas voir accolés avec les misérables qui n'en sont que les aveugles instrumens. Ils sont d'autant plus coupables, que leur tyrannie a dénaturé le caractère du peuple le plus doux & le plus aimable de la terre.

LA VILLE D'AIX.

Il est aisé de tout excuser & de tout incriminer, quand on va chercher si loin ses défenses & ses accusations ; mais personne ne reconnoîtra les prétendus coupables au tableau que vous en faites ; la haine & la prévention sont de mauvais peintres qui n'attrapent jamais la ressemblance des personnages dont elles font les portraits.

LA VILLE DE MARSEILLE.

Si les portraits de mes tableaux ne sont pas ressemblans, c'est pour n'en avoir pas rendu les traits

aussi hideux dans la peinture qu'ils sont dans le modele.

La Ville d'Aix.

Mais enfin, qu'inférez-vous de tout cela ? Qu'il ne doit plus y avoir ni Ministres, ni Financiers, ni Parlemens, ni Nobles, & que pour que la France soit heureuse, elle ne doit plus avoir que des Marchands & des Roturiers ?

La Ville de Marseille.

Quand cela seroit ainsi, tout n'en iroit que mieux en administration comme en méchanique ; la simplicité des moyens caractérise la machine la plus parfaite. Il seroit à desirer que le Roi pût aussi-bien se passer de Ministres que la France. Le Roi veut nécessairement le bien du peuple ; il est inséparable du sien. Le Ministre a un intérêt particulier, auquel il subordonne toujours celui du Royaume. Le Ministre de la guerre voudroit, pour étendre son influence, changer tous les Citoyens en soldats & toutes les maisons en casernes ; le Ministre de la Marine voudroit que tout fût navire & Matelots ; le Ministre des Finances multiplie les Agens du fisc, pour augmenter l'armée des Maltotiers dont il est le Général. On a vainement depuis un siecl présenté d'excellens projets pour simplifier la per ception des impositions fiscales ; ils ont toujours ét rejettés comme impraticables, parce qu'ils auroien diminué le nombre des individus qui se trouvoien dans la sphere de M. le Contrôleur-Général. Ils son tous comme le Curé & sa servante, dont l'un ne voit dans la lune que des clochers de cathédrales, & l'autre que des culotes de Prêtres. Tous les petit esprits ne voient de bien que ce qui leur est utile Quant aux Financiers, on me persuadera aussitô que les poux, les puces, les punaises & autres

vermines, rongeurs de l'homme, ſont utiles à ſon bien-être, qu'on me fera croire que toutes ces bandes d'exacteurs ne ſont pas des preuves infaillibles d'une adminiſtration déréglée.

La Ville d'Aix.

Vous m'accuſiez au commencement de notre entretien d'être tranchante & déciſionnaire, mais c'étoit apparamment pour prévenir que je ne vous en fiſſe le reproche, & vous ſuiviez le conſeil de cette femme du peuple, qui diſoit à ſa fille d'appeller ſa voiſine Catin, pour que l'autre ne fût pas la premiere à lui en donner le nom. On voit bien que vous n'êtes pas accoutumée à ces libertés, & vous en uſez ſans diſcrétion.

La Ville de Marseille.

Il eſt vrai que les réquiſitoires de l'inquiſition parlementaire ſont en défaut ; leur interregne eſt un peu dur à paſſer ; il eſt cruel pour ces oreilles ſi ſuperbes, de s'entendre dire des vérités ſi crues, & de n'oſer pas lancer un ſeul petit décret, ni faire allumer un ſeul petit fagot au pied du grand eſcalier. Où eſt le tems où le Réquiſiteur Seguier diſſéquoit ſi élégamment Voltaire, Rouſſeau & Raival, & où ſes graves Confreres condamnoient au feu ſans pudeur les écrits de ces grands hommes, & en citoient les auteurs à leur imbécille tribunal. Il eſt naturel & légitime qu'ils expient par la pénitence qu'on leur fait faire, la violation des premiers droits de l'homme, & qu'ils faſſent amende-honorable à la raiſon qu'ils avoient ſi impudemment outragée dans ſes plus dignes organes. Ils n'ont pu l'étouffer ; elle eſt immortelle. Elle ſe venge aujourd'hui de la perſécution qu'ils lui ont fait éprouver.

La Ville d'Aix.

Malgré toutes vos déclamations, il vous faudra toujours des Juges, & dans quelque claſſe qu'on les prenne, ce ſeront des hommes. On diroit à vous entendre qu'il n'y a dans le Tiers-Etat que des Anges, que l'humanité, l'intégrité & la raiſon ſont des attributs excluſifs de cet Ordre, & que la Nobleſſe n'a dans ſon partage que l'orgueil, la dureté & l'injuſtice. Si vous étiez moins prévenue, vous verriez que ces vices ſont communs à tous les hommes. L'envie de dominer eſt une maladie générale, peut-être plus forte encore dans ceux qui ſortent de la fange, & vous avez peut-être dans vos murs vingt Négocians qui, pour l'orgueil & l'impertinence, l'emportent ſur mes plus outre-cuidans Marquis, & mes plus ſuperbes Préſidens.

La Ville de Marseille.

J'en conviens avec vous. Mais l'orgueil & l'impudence dans ces gens-là n'eſt qu'un ridicule; ſans conſiſtence perſonnelle pour en impoſer, on peut impunément en rire à leur barbe, & chacun peut librement les ſiffler quand on les voit, ſur leur petit théâtre, vouloir repréſenter les grands dont ils ne ſont que les ſinges. Mais ces vices ſans conſéquence chez eux, deviennent chez les Nobles des fléaux pour le peuple. Appuyés par le crédit, la puiſſance, les grands emplois, & une opinion de corps, mûrie par tant de ſiecles, elle produit le même effet dans le Gouvernement que la grêle dans la nature. Comme celle-ci flétrit & ravage la plus belle production de la terre, celle là étouffe les germes de tous les biens politiques, fruits d'un heureux Gouvernement, non-ſeulement en détournant la conſidération & les honneurs qui ſont dûs aux talens, aux ſervices, aux travaux utiles à la Patrie; mais

encore en traitant avec dédain des hommes qui, par leur mérite personnel, devroient occuper le premier rang dans leur Nation.

LA VILLE D'AIX.

De sorte, si je vous en crois, que la Noblesse est parfaitement inutile dans un Gouvernement ?

LA VILLE DE MARSEILLE.

Les peuples qui admettent dans leur constitution un ordre de Noblesse héréditaire ne me paroissent pas plus sages que les imprudens qui jouent à la loterie ; ils courent les risques de mille mauvaises chances pour en attrapper une bonne, & pour avoir un Bayard & un Turenne, combien a-t-il fallu payer des prétendus Nobles qui nous ont été inutiles & souvent funestes ? Et sans aller plus loin pour un Ca....... & un A..... combien n'avons-nous pas de M. & de Cas....?

LA VILLE D'AIX.

Mais c'est ainsi que la Nature humaine est faite ; le bien y est dans une proportion infiniment petite avec le mal. Ainsi il n'est pas étonnant qu'on rencontre dans une certaine classe d'hommes ce qui est le partage de toute l'humanité.

LA VILLE DE MARSEILLE.

Mais ces mêmes hommes ne doivent pas se donner ou plutôt se vendre pour ce qu'ils ne peuvent pas être ; & quand j'achete quelque chose, il faut que cette chose remplisse l'objet pour lequel je l'achete, ou je suis une étourdie de l'acheter ; & si l'on me force de faire l'emplette d'une marchandise qui me sera inutile & à charge, on commet à mon égard un acte de violence & de tyrannnie. Je laisse votre sagacité tirer le corollaire de cette proposition

LA

LA VILLE D'AIX.

Il eſt très facile. Vous prétendez que les prérogatives, les privilèges, les prééminences n'ont été accordés à la Nobleſſe, qu'à condition que tous ſes individus poſſéderont dans un dégré plus éminent les vertus néceſſaires pour être l'ornement & le ſoutien de leur patrie; mais que la nature n'ayant point d'égard à ces conventions foédérales, les Nobles ſont dans l'impuiſſance de remplir le pacte qu'ils ont fait avec leurs Concitoyens.

LA VILLE DE MARSEILLE.

Vous entrez aſſez bien dans ma penſée. La choſe eſt ſi ſenſible, que vous êtes contrainte de l'avouer.

LA VILLE D'AIX.

J'entre dans votre penſée pour l'examiner & non pour l'approuver. Vous généraliſez toujours trop vos propoſitions, & vous prenez dans un ſens abſolu ce qui ne doit l'être que dans un ſens relatif & modifié. Il eſt clair que la Nobleſſe doit en maſſe poſſéder de certaines vertus qu'on ne peut pas exiger du peuple, telles que les vertus ſociales & patriotiques, mais non pas que tous les Nobles fuſſent également vertueux. On ne peut jamais ſtatuer que ſur les poſſibles, & je crois à cet égard qu'elle remplit ſa deſtination; & je crois auſſi que ſi l'on pouvoit mettre en parallele un certain nombre d'individus des deux claſſes, même en choiſiſſant ce qu'il y a de plus diſtingué dans la Plébeienne, la comparaiſon feroit à l'avantage de la Nobleſſe. Vous avez vu vous-même combien dans l'affaire des finances de votre Ville, vos opulens Citoyens ont montré une ame peu ſenſible & peu patriotique; par combien de moyens & d'intrigues ils ont cherché à rejetter ſur la claſſe infortunée du peuple les im-

pôts, dont la répartition, pour être juste, doit tomber sur leurs propriétés. Comment se pouvoit-il que dans le moment où l'on crioit si fort contre l'opiniâtre attachement de la Noblesse à ses privilèges, qui, du-moins sont fondés sur une longue possession & sur des titres non encore contestés, il se soit trouvé des hommes assez injustes & assez peu conséquens, pour donner l'exemple de l'opiniâtreté & de l'égoïsme ?

LA VILLE DE MARSEILLE.

C'est parce que ces hommes n'étoient pas Nobles, à la vérité, mais qu'ils aspiroient à le devenir; ils en avoient d'avance pris l'esprit & les humeurs. Voilà les effets de l'inégalité constitutionnelle, elle corrompt tout.

LA VILLE D'AIX.

Je le vois, il est impossible de vous ramener à des sentimens plus doux & à une appréciation plus équitable de cet ordre de l'état; Mais c'est tantpis pour vous, car enfin lorsque les Etats-Généraux auront prononcé, ces privileges qui vous révoltent tant aujourd'hui, deviendront constitutionnels & inattaquables, & vous serez contrainte de les respecter ainsi que ceux qui les posséderont. Il en sera de même des Parlemens, dont le nom seul vous effarouche; vous n'échapperez point à leur ressort, & par leur moyen, je conserverai la suprématie que la raison & le bon ordre m'ont toujours donné sur vous.

LA VILLE DE MARSEILLE.

J'ignore ce que les Etats-Généraux prononceront sur tout cela, mais je sais parfaitement qu'ils n'ont qu'un seul moyen de faire respecter la Noblesse, c'est de la rendre vraiment respectable, en les met-

tant dans la néceſſité de mériter par leurs actions les reſpects du peuple, & en élevant le peuple a une aſſez haute conſidération, pour que ſes jugemens ſoient la récompenſe ou la punition du bien ou du mal qu'ils auront fait; qu'ils n'oſent plus en braver les opinions, & que même en le commandant, ils le reconnoiſſent pour leur maître. Quant aux Parlemens, leur refonte entiere eſt inévitable & aſſurée, & les abus qui résultent de la compoſition de ce corps ſont ſi crians & ſi monſtrueux, que tous ceux qui s'occupent aujourd'hui des reformes à faire, finiſſent tous, comme *Caton* terminoit ſes avis dans le Senat de Rome; & je conclus de plus, qu'il faut détruire les Parlemens: & le faiſeur de projets eſt toujours ſûr au-moins que ſa concluſion ſera applaudie, ſi le reſte ne l'eſt pas.

La Ville d'Aix.

Les abus, qui vous font crier ſi fort, ne ſont autre choſe que la néceſſité où ſont vos habitans, de venir chez moi ſolliciter une déciſion ſouveraine dans leurs affaires, & cette dépendance, néceſſaire pour maintenir, autant qu'il eſt poſſible, l'équilibre entre les avantages particuliers à chaque Ville, vous inſpire contre moi une jalouſie que vous ne pouvez diſſimuler, & contre mes Magiſtrats une haine auſſi injuſte & auſſi inconſidérée; mais les Etats Généraux ne ſont pas faits pour accueillir des animoſités auſſi inconſéquentes & auſſi irréfléchies.

La Ville de Marseille.

Je vous entends, vous eſpérez toujours partager avec moi les fruits de mes travaux & de mon induſtrie, en les aſpirant par le canal de vos Avocats, de vos Procureurs, de vos Greffiers, & autres harpies que vous attachez à ma malheureuſe ſubſtance. J'ai, je crois l'eſpérance bien fondée, que

ſi l'eſpece n'en eſt pas anéantie, elle ſera du-moins bien réduite, & que les ongles de ce qui reſtera ſeront rognés aſſez courts, pour ne plus me faire de bleſſures auſſi profondes.

LA VILLE D'AIX.

Peut-être, mais j'aurai toujours le plaiſir de vous traiter en ſubalterne; votre opulence & vos richeſſes ne feront qu'augmenter mon triomphe.